

LE MONDE ILLUSTRÉ

59^e Année — N^o 3005.

SAMEDI 24 JUILLET 1915

Prix du Numéro : 0 fr. 60.

Rédacteur en Chef : ALFRED-JOUSSELIN



APRÈS LA BATAILLE, EN ARGONNE

En déblayant des tranchées conquises depuis quelques jours, nos soldats ont découvert deux Allemands enterrés sous les cadavres et des débris de toutes sortes. L'un est blessé à la jambe, on le voit couché sur un brancard au fond de la photographie. L'autre est indemne, mais mourant de faim et de faiblesse. Nos infirmiers le considèrent avec pitié.

CHRONIQUE DE LA SEMAINE

FEMMES ALLEMANDES

Je n'en ai connu qu'une, et sa vertu n'avait rien de comparable à celle de Lucrèce. Epouse d'un homme brutal et hargneux, un vrai boche, il suffit qu'un beau garçon se présentât chez elle, un jour de printemps, et lui demandât à boire pour qu'elle s'éprit de ce nouveau venu ; au bout d'un quart d'heure de conversation très chaude, elle abandonnait son mari et sa maison pour s'enfuir, sans esprit de retour, avec l'inconnu. Ce fait divers fit beaucoup de bruit, attendu que Richard Wagner le choisit pour sujet d'un de ses drames lyriques, — *la Walkyrie*, — et comme, en tous pays, le théâtre passe pour être la peinture exacte des mœurs, j'en conclus que l'amour hâtif et précipité de Sieglinde pour le vagabond Siegmund n'est pas un cas isolé et que les femmes allemandes, symbolisées par cette héroïne d'opéra, ont, en amour, la détermination prompte et professent, à l'égard de la fidélité conjugale, une indépendance aussi dédaigneuse que celle des diplomates prussiens à l'égard des traités réputés les plus inviolables.

Je reconnais, d'ailleurs, qu'il serait injuste de généraliser le fait et d'en déduire que toutes les femmes allemandes prennent la poudre d'escampette avec le premier assoiffé auquel elles servent un verre de bière ; elles aussi doivent se plier à l'impitoyable discipline qui régit là-bas toute la société ; l'allemande du peuple et de la petite bourgeoisie est, à vrai dire, un « souffre-douleur », une sorte d'esclave dont le rôle est d'obéir, et qui ne tient, dans le ménage, que la place d'une servante sans gages.

Depuis que Berlin se croit la rivale de Paris, la vie de famille n'y existe plus. Tout bourgeois, tout commerçant, possesseur d'un appartement de trois pièces, s'entasse avec les siens dans l'une d'elles, et loue les deux autres « en garni ». Avoir un logement pour sous-louer des chambres est le rêve de toute jeune berlinoise. L'étranger qu'elle abritera sera, dans sa vie, un élément de distraction assurée et jamais monotone ; car il n'y a pas de ville au monde où l'on change de domicile plus fréquemment que là. Avocats, médecins, employés, militaires, vivent ainsi campés et déménagent pour le moindre prétexte ; *déménager* est un mot impropre, car ils n'ont pas de meubles, et tous vivent ainsi comme à l'auberge, en gens qui ne sont là qu'en passant. En fait, la capitale impériale n'est qu'une grande auberge où ne subsistent plus, même à l'état de souvenir, les coutumes anciennes et les vieilles traditions domestiques.

Ces locataires errants sont désignés par l'appellation, « bien parisienne », de *chambregarnistes* ! Quand des petits bourgeois en ont conquis un, c'est la jeune fille de la maison qui est déléguée au soin de le servir, de balayer sa chambre, de lui apporter le café au lait. Un nombre infini d'idylles naît de cette promiscuité, à laquelle la morale n'a rien à gagner. Ce besoin d'imprévu et d'aventures est à ce point répandu que bon nombre de chambregarnistes s'assurent de deux pièces afin de pouvoir en sous-louer une à un autre chambregarniste qu'ils choisissent suivant leur goût. Combinaison fertile en rencontres à la fois agréables et lucratives, très facilitées par les petites annonces friponnes dont sont remplis les journaux où il est très fréquent de lire, par exemple, que « Herr professor X... demande une sous-locataire jeune, jolie, jouant bien du piano, et sachant faire la tarte aux prunes, laquelle, moyennant le paiement au dit professeur de 15 thalers par mois, aura le droit de partager son appartement ».

Personne n'est chez soi, tout le monde est chez tout le monde, dans cet immense caravan-sérail ; et rien n'est plus rare que d'y rencontrer un mari en compagnie de sa femme. Dès l'aube, l'homme vaque à ses affaires, l'épouse prend soin du ou des locataires ; chacun mange de son côté un morceau en hâte, le mari un sandwich, la femme un œuf dur. On se retrouvera, pour le repas du soir, le seul qui compte, à la brasserie, car vous pensez bien qu'on ne va pas s'embarasser de faire un dîner chez soi ; et ceci explique l'immensité de ces fameuses brasseries de Berlin, stupéfaction des étrangers, et qui sont vastes comme des cathédrales : cinq étages regorgeant de buveurs et de mangeurs ; les hommes se groupent à une table, les femmes à une autre,

et l'affluence est telle que, vers dix heures du soir, il faut explorer quatre ou cinq de ces maisons pour découvrir un coin où se caser.

Un sociologue allemand s'est inquiété de ce symptôme de déchéance familiale : — « la vie de café, dit-il, est devenue une habitude universelle ; c'est une véritable maladie et qui n'épargne aucune des classes de la société. Les femmes surtout trouvent naturel de passer leurs soirées dans des endroits publics ». Et M. T. de Wyzewa, dans une des précieuses études qu'il a consacrées à la vie berlinoise, écrivait, il y a vingt ans déjà : — « Pour se convaincre que le besoin d'intimité n'existe plus chez les Allemands d'aujourd'hui, il suffit de jeter les yeux sur les cinquante pages de supplément que consacre aux correspondances privées, certains dimanches, la *Gazette de Voss*. Chacun y fait part au public de tout ce qui lui arrive. Les fiancés y échangent leurs assurances de fidélité, les maris impatients de divorcer s'y plaignent de leurs femmes ; les pères y décrivent leurs filles et y font appel aux prétendants. C'est la vie de Berlin toute entière avec ses détails les plus familiers ; elle s'étale aux yeux du public entre le prospectus d'un bazar et la réclame d'un dentiste ».

C'est à la brasserie encore qu'il est d'usage d'exposer les jeunes filles à marier : on s'attable ; les jeunes gens qui trouvent une fille à leur goût viennent causer avec les parents, demandent la permission de reconduire la famille ; on échange ses cartes, on s'invite pour le soir suivant dans quelque autre brasserie, et, huit jours plus tard, les fiançailles sont conclues. Le fiancé pose volontiers comme condition à son mariage qu'il pourra garder ses façons de célibataire : en d'autres termes, passer la soirée au café avec des amis. Ce à quoi la femme souscrit volontiers : elle sait que son union sera superficielle et provisoire, comme tout le reste ; déjà Mme de Staël s'étonnait de ce que les allemandes changeassent aussi facilement d'époux que s'il s'agissait de régler des affaires sans aucune importance. Que dirait-elle aujourd'hui en voyant des hommes, à peine âgés de quarante ans, épouser en troisièmes noces des jeunes femmes deux fois divorcées ?

Il est une chose cependant que la femme allemande, et même la berlinoise, respecte comme un rite vénérable et intangible, comme la source des plus grandes joies terrestres, c'est le café au lait. Pour elle, la forme parfaite du bonheur est de faire la café de la famille. Dès sa première nuit au Palais de Compiègne, celle qui n'était pas encore l'impératrice Marie-Louise, remplissait ce devoir envers son époux du lendemain, et Napoléon ne cachait pas à son entourage la satisfaction flatteuse qu'il avait éprouvée à voir la fille des empereurs lui apporter sur son lit le café au lait matinal préparé par ses mains d'archiduchesse. C'est une tradition qui se perpétue dans toutes les classes de la société. Comme les garnis ne sont pas organisés de façon à ce que les berlinoises puissent satisfaire cette passion innocente, elles se répandent, le dimanche, dans la banlieue où se trouvent de grands jardins publics à la porte desquels se lit cette inscription alléchante : *ici les familles peuvent faire elles-mêmes le café*. Quelquefois la formule varie et l'écrétaire porte : — *Ici la cuisine à café est ouverte aux honorées dames*. Et les malheureuses, qui n'ont que cela pour remplir le vide de leur existence et de leur pensée, s'en donnent à cœur-joie et jouent ce jour-là à la ménagère, comme les fillettes jouent à la poupée, pauvres êtres dédaignés, sans droits, sans volonté, résignés d'avance à n'avoir ni chez soi, ni autorité, à traîner de brasseries en cafés, de maris en chambregarnistes, jusqu'au jour où, l'âge venu et la fraîcheur envolée elles compteront au nombre des deux cent mille sans abri qui rôdent toutes les nuits par les rues de la capitale impériale.

Evidemment, tel n'est pas le sort général, et les provinces allemandes possèdent d'infiniment nombreuses bourgeoises dont la maison est ordonnée et qui témoignent même d'un esprit pratique peu en rapport avec la sensibilité proverbiale des Charlotté et des Dorothee de langoureuse mémoire. Je sais bien que, tout récemment, à Constance, le gouverneur de cette ville badoise dut menacer de pénalités diverses certaines dames trop empressées de plaire aux officiers français, prisonniers de guerre, internés à l'hôtel du Lac ; mais il y en a d'autres qui ne perdent pas leur temps à ces

badinages ; et je n'en veux pour preuve que cette lettre, qu'adressait à son mari, sur le front du Nord, une Gretchen de là-bas, et que publia récemment un journal américain :

— « Nous avons reçu aujourd'hui le grand piano et les sept grandes caisses que tu nous as envoyés. Il ne faut plus maintenant, pour compléter l'ornement de la maison, que deux vases pour la cheminée. Tâche d'en avoir une paire, en vieux Saxe, et prends soin qu'ils soient bien emballés. Les statues sont très belles, mon chéri ». Il serait manifestement téméraire de désespérer de l'avenir d'un pays où le sexe faible se révèle si soucieux de l'économie bien comprise et du confortable élégant. Certaines de ces excellentes maîtresses de maison ont même pris la peine de passer le Rhin et de venir en Belgique et dans nos villes du Nord afin de présider elles-mêmes — les hommes sont « si sans-soins », — à l'emballage et à l'expédition du linge, des fourrures et du mobilier *découverts* dans les confortables demeures occupées par leurs maris ; et cet esprit d'ordre et de méthode compense largement le manque de sérieux et le défaut d'organisation tant reprochés aux veules berlinoises.

Même, pour tout dire, l'une de ces correspondances établit que toutes les allemandes ne sont pas dépourvues non plus de cette énergie, de ces qualités vraiment viriles qui ont fait aux femmes de Sparte une réputation légendaire.

Voici le fait : en Allemagne, comme chez nous, certaines femmes ont adopté des soldats du front, auxquels elles écrivent des lettres réconfortantes et envoient des victuailles et du linge. Un de ces soldats adressant à sa marraine d'occasion une lettre de remerciements, se fait valoir en ces termes auprès de sa protectrice inconnue : — « Mademoiselle ou Madame je vous enverrai une petite Liebesgade (cadeau d'amitié) quand je pourrai en trouver une ... vous aurez ainsi un souvenir d'un guerrier allemand qui a tué tant de femmes.... Chère Grete Mayer, en cinq minutes j'ai transpercé sept femmes et quatre jeunes filles. Mon capitaine m'avait dit de les fusiller toutes ; mais c'est à coup de baïonnette et non de fusil que j'ai tué cette bande de truies qui sont plus mauvaises que des hommes... »

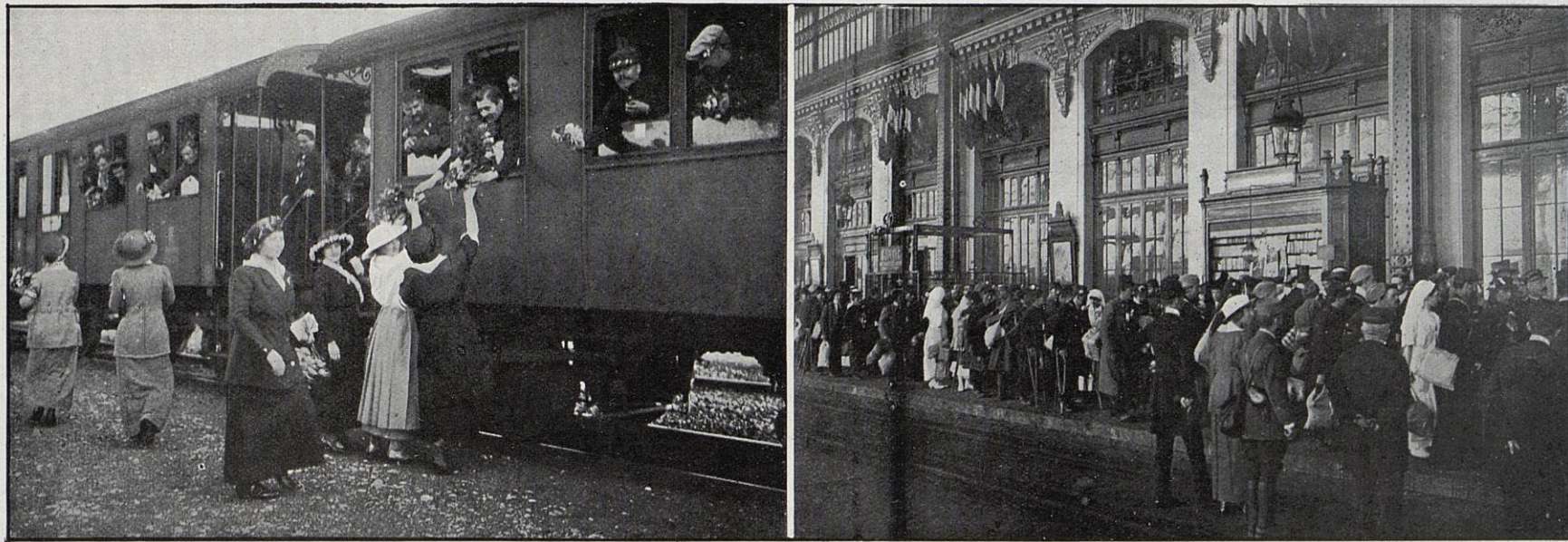
La lettre a été saisie, avant qu'elle soit envoyée, sur un soldat de la garde bavaroise, fait prisonnier. Il s'appelle Johann Wenger... Et de cette façon nous avons connaissance de ce que sont les *billets doux* que reçoivent en ce moment les sentimentales allemandes et auxquels elles répondent par des gâteries, des félicitations et des *delicatessen*.

Il serait encore précieux de connaître ce que les femmes allemandes pensent des Françaises. Elles en ont, bien certainement, très mauvaise opinion : et ceci s'explique par un fait mentionné dans un livre récent de M. le général Canonge : il rapporte que, en 1870, les officiers prussiens se disputaient, dans les maisons françaises qu'ils occupaient, les albums de photographies et y râflaient tous les portraits de jeunes femmes. Une fois rentrés au pays où fleurissent toutes les vertus, ils produisaient ces photographies comme autant de tendres souvenirs, comme des témoignages de leurs bonnes fortunes et surtout de la perversité des Françaises d'excellentes familles. Les pudiques Teutones en rougissaient, mais n'étaient point jalouses — et savez-vous pourquoi ?... Je vous le donnerais en mille !... Eh bien, parce que les Françaises *sont toutes laides* et ne peuvent par conséquent point inspirer l'amour.

Ne vous récriez pas, lecteurs, ne protestez pas, lectrices : c'est une opinion enracinée chez les Boches que les jeunes Françaises sont, pour l'immense majorité, disgraciées et repoussantes. Bismarck lui-même s'en portait garant et son secrétaire, le docteur Busch, qui prit soin de noter, comme paroles d'Evangile, tout ce que disait son chef, a dévotement consigné cette phrase lapidaire du chancelier prussien : — « J'ai beaucoup voyagé en France ; eh bien je ne me souviens pas d'avoir vu une jolie fille dans la campagne ; le plus souvent on ne rencontre que des femmes d'une laideur invraisemblable. Je pense qu'il y en a peut-être quelques-unes de passables ; mais alors elles vont à Paris pour faire commerce de leurs agréments ».

A la façon dont ils se sont conduits en Belgique et dans le Nord, on n'aurait jamais cru que le goût des Teutons fût si difficile à satisfaire.

G. LENOTRE.



[Un accord est intervenu entre la France et l'Allemagne pour l'échange des blessés définitivement invalides. Le rapatriement de ceux-ci a commencé. Voici, à gauche, un train de grands blessés en gare d'Ambérieu; à droite, l'arrivée de nos héroïques compatriotes à Lyon.]

LE RETOUR DE NOS BLESSÉS

A la suite d'une convention entre belligérants, il a été décidé que l'on procéderait à un échange des soldats invalides.

Un premier retour s'est effectué la semaine dernière, et c'est à Lyon qu'a eu lieu la première étape du train qui nous ramenait nos braves mutilés.

Un accueil enthousiaste leur a été réservé et, à leur arrivée à la gare des Brotteaux, ils ont été salués et félicités par le nouveau sous-secrétaire d'Etat au service de Santé, M. Godart; par le sénateur Hériot, maire de la ville, et par un grand nombre de notabilités locales.

Une foule innombrable a acclamé les braves qui ont entonné « la Marseillaise ».

SUR LE FRONT (ARGONNE, WOEWRE, MEUSE)

Au cours des dernières semaines, ces régions ont été le théâtre de violentes attaques ennemies; non pas seulement de ces contre-attaques ordinaires qui suivent, en général, toutes les manifestations de notre activité; mais bien des attaques en règle qui ont pris, dans plusieurs secteurs, un caractère particulièrement agressif.

C'est ainsi qu'un corps d'armée wurtembergeois a tenté de forcer nos lignes du Four-de-Paris, et le Kronprinz, toujours présomptueux, en dépit de ses précédents échecs, se serait vanté de réussir à les percer, avant la fin du mois. Les hableries de ce sinistre « fils à papa » ne rencontrent plus guère de crédules, car même en Allemagne, on en est à douter de sa valeur.

Sans doute, cette recrudescence d'activité des allemands est-elle le fait d'un mot d'ordre. Elle semblerait indiquer qu'ils préparent un coup de force sur une région déterminée. Mais, pour l'instant, nous ne devons pas nous en émouvoir, lorsque les embarras qu'il éprouve en Galicie comme en Pologne sont de nature à contrarier sinon à entraver les projets du Kaiser, désireux toujours, comme bien l'on pense, de reprendre l'offensive contre nous.

Toutefois, il convient de faire notre profit de ce que nous observons car cette agitation perpétuelle de l'ennemi est l'évidente réponse à nos sensibles progrès et sert à dissimuler certains mouvements, et qui sait, même des transports de troupes vers d'autres régions.

Quelque projet que nourrisse notre adversaire, tenons pour certain qu'il est éventé et que notre haut commandement a pris ses précautions.



LA CROIX DE MEUSE

Ce point fréquemment cité dans les communiqués officiels redevient d'une actualité terriblement poignante depuis que les allemands font de nouveaux efforts du côté du Verdun.



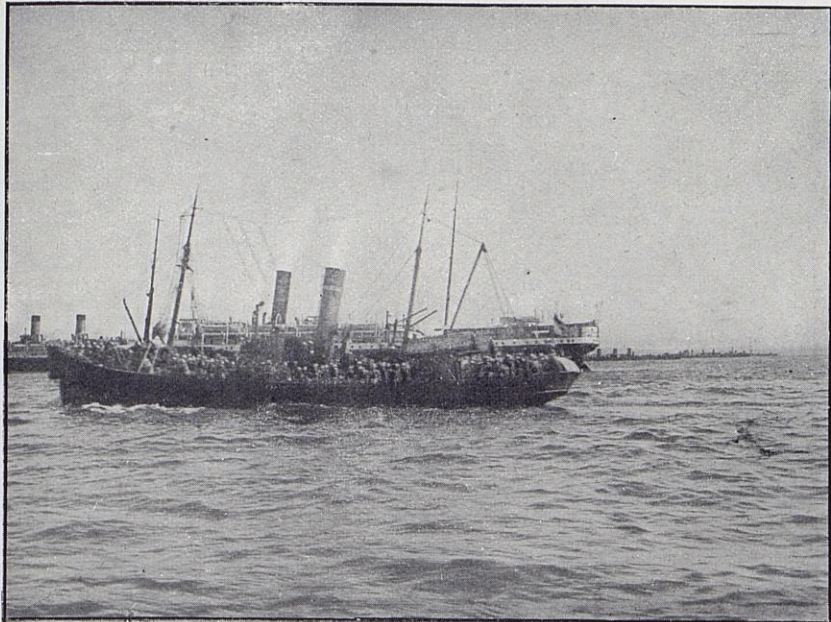
Transport des morts dans le chemin creux de Carency pendant les attaques d'Ablain-St-Nazaire.

Le cimetière de Carency où se sont produits de terribles corps-à-corps.

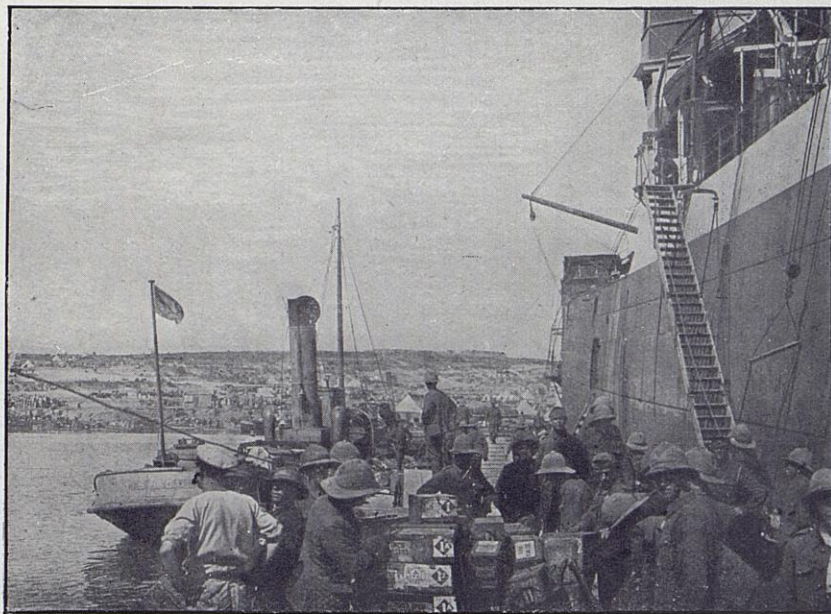


LA MESSE EN PLEIN CHAMP DE BATAILLE

Avec le panorama de Notre-Dame-de-Lorette en guise d'abside, un prêtre soldat dit la messe, le dimanche matin, durant une accalmie, en présence de ceux qui depuis tant de jours se battent sans répit.



Un transport de troupes.



Un débarquement de munitions.

AUX DARDANELLES

Les nouvelles qui nous arrivent de là-bas sont bonnes et satisfaisantes. Les troupes alliées ont progressé assez sensiblement dans la presqu'île de Gallipoli ; elles ont pris aux Turcs une grande quantité de matériel de guerre : enfin elles auraient réussi à mettre hors de combat 25.000 ennemis. Ce sont des résultats doux à enregistrer pour nous autres... Certes, la lutte sera ardue et longue, mais aussi n'était-il pas terriblement puéril de se figurer qu'on allait prendre part à une promenade triomphale, en un pays enchanté ? Visions d'Orient, clichés des romances, harems et femmes voilées, soleils d'or qui se couchent dans des ciels couleur de turquoise, palais roses qui se mirent dans les eaux, vieux Turcs qui, les jambes croisées, accroupis sur des tapis d'Asie, fument des chibouks, en assistant, muets, résignés, impassibles à l'effondrement de leur race, tout cela c'est la Turquie du

Châtelet, quand on y donne une belle pièce à spectacle !

Toute différente est la réalité. Ceux qui sont là-bas nous tracent des tableaux beaucoup moins conventionnels, beaucoup plus réalistes, et aussi infiniment moins séduisants, du pays et des êtres qui s'y agitent. La presqu'île où les nôtres ont pris pied est, au demeurant, étroite, aride, agrémentée seulement de quelques maigres arbustes... Ce n'est pas tout à fait l'Orient qu'aiment à s'imaginer les poètes, et qu'ils chantent avec un arrière-bruit de sequins agités, et de tambourins qui frissonnent !... Pas de villages, ou, s'il y en eut, des ruines seulement marquant l'endroit où ils se tinrent. Des Turcs se défendant très bien, rompus aux procédés de guerre de leurs amis et éducateurs les Allemands, jouant comme ceux-ci au jeu des taupes et des mulots, se terrant dans le sol, faisant des tranchées... Ces éternelles tranchées qui seront bien la plus désastreuse et la plus effroyable nouveauté de l'année ! Mais de constater ce que leur

réserveait l'expédition de Turquie, cela n'amena aucun découragement dans le cœur de nos braves troupiers. Ce ne serait pas une promenade bruyante et triomphale en un pays enchanté ; on aurait à poursuivre une guerre sérieuse et difficile ; il faudrait prendre pouce à pouce ce sol abrupt et desséché. — « Cela ne fait rien, murmura, tranquille et obstiné, notre vaillant petit troubade, — les Turcs, on les aura ». Car toujours, cette année, — où que soient nos hommes, quels que soient leurs adversaires, ils veulent « les avoir » et ils les auront ; ce que l'on désire termement, ardemment, puissamment, toujours à la fin on l'obtient.

Le camp des alliés est, paraît-il, l'endroit le plus pittoresque que l'on puisse imaginer. Sur la plage de Seddul-Bahr, entre deux vieux châteaux-forts turcs que nos obus eurent tôt fait de démanteler et de réduire à merci, des tentes blanches s'alignent : ici c'est le camp français ; un peu plus loin, le camp anglais. Et dans les chemins qui s'étendent entre les petites demeures de toile, c'est



AUX DARDANELLES

Le fort de Seddul-Bahr réduit par l'artillerie alliée et tombé entre nos mains. Au pied du fort on voit nos défenses et un campement de troupes françaises.



Une brèche faite dans les remparts du fort de Seddul-Bahr par l'artillerie des navires alliés.



L'Infanterie française se prépare à un assaut contre les tranchées turques.

un fourmillement d'une variété, d'une fantaisie, d'une curiosité inouïes. Là se coudoient Australiens, à la peau brune, la tête recouverte de grands chapeaux de feutre; Français disparaissant sous le casque colonial, et habillés de tissus légers; Anglais en kaki, Indous solennels et bronzés dans leurs blancs atours, Sénégalais tout noirs, Martiniquais gracieux et indolents, Gourkas aux yeux farouches. Ces représentants de races si diverses se rencontrent, se croisent, se coudoient, causent entre eux en un patois de Babel extraordinaire, fait de mots empruntés à tous les idiomes du monde : beaucoup de ces guerriers suppléent par des signes et des mimiques expressives aux termes qu'ils ne peuvent trouver pour rendre leurs pensées, et tous les êtres qui se trouvent réunis là sont groupés, unis par une même volonté, par un même besoin, celui de mener à bien une tâche unique, — très glorieuse.

Aux heures où ils ne sont pas dans les tranchées ou sur le front de combat, ces braves et jeunes hommes se livrent aux distractions en honneur dans leur pays : c'est ainsi que les Anglais, ici comme dans le nord de la France, cultivent passionnément les sports. Il se joue sur cette terre, chantée par le grand aède, des parties de foot-ball réellement « homériques ». Les Hindous, groupés autour d'un conteur, écoutent sans un mouvement, sans un geste, les récits de guerre ou d'amour que débite d'une voix toujours égale et monotone l'un d'entre eux habile dans l'art de narrer. Les Français, eux, taquinent volontiers la dame de pique, ou se livrent à de menus travaux d'art, sculpture,



Une tranchée où s'abritent nos braves troupes sénégalaises.



Une conférence d'officiers français dans la presqu'île de Gallipoli.

ciselure, création de petits bijoux destinés aux parents et aux amis.

De ce qui se passe à Seddul-Bahr, nous ne saurions que bien peu de chose, — car les journalistes en sont sévèrement bannis, et malgré tous leurs efforts n'ont jamais pu y prendre pied, — si nous n'avions les lettres qu'adresse, à un journal suisse, un de nos camarades qui se trouve au nombre des combattants. Voici le tableau que notre confrère a tracé de la vie sur cette pointe de la presqu'île de Gallipoli :

« À côté du camp, il y a la mer, la mer qui nous enveloppe de deux côtés, étincelante. A trois heures, la plage est le lieu fréquenté de tout Seddul-Bahr. Des soldats anglais, bien rasés, la pipe à la bouche, prennent leur bain de pied. Des Sénégalais, en troupe, nettoient énergiquement leurs longs corps noirs. Et l'on prend, dans une eau tiède, un bain délicieux, — un bain sous les obus, que ne manque pas de nous envoyer, à cette heure, la Côte d'Asie, — obus qui font beaucoup de bruit, pas grand mal, et sont la « Great attraction » de cette nouvelle plage à la mode ». Ceci c'est un instantané de l'existence menée par ceux qui séjournent aux camps français et anglais, installés tous deux dans une crique protégée par la croupe Zimmermann, et les hauteurs dominant le

ravin du Karavas-Déré jusqu'aux Dardanelles.

Mais sur la ligne de feu, les occupations du corps expéditionnaire sont beaucoup plus actives et mouvementées. La partie qui est engagée en ce coin du monde est particulièrement sérieuse et importante : les combattants le savent et ils se comportent magnifiquement. Le moral des troupes est merveilleux. Le matériel de guerre est arrivé. L'heure des grandes opérations est venue : chacun des hommes a confiance. On s'est battu et on se bat sans répit entre la croupe Zimmermann et les hauteurs de Krithia, la redoute Bouchez, le Fortin et le Haricot; on veut s'emparer d'Atchi-Baba — Atchi-Baba ou les quarante voleurs, comme disent nos vaillants soldats du corps expéditionnaire. — On le regarde avec envie, mais il n'est pas commode d'en approcher. Des obus tombent sans répit de ce pain de sucre !... Pourquoi le général Gouraud a-t-il été blessé si grièvement ! Il avait fait son affaire de prendre ce pic, en menant les opérations méthodiquement, froidement. N'avait-il pas eu ce mot qui fit fortune dans la presqu'île : « Mes fantassins graviront Atchi-Baba l'arme à la bretelle ». Le jeune général que l'on voyait évoluer, en tous sens, sur son célèbre cheval blanc est hélas, maintenant, privé d'un bras, couché sur un lit de douleur.

Bien qu'il ne soit plus là, on prendra Atchi-Baba, mais ce ne sera pas sans luttes et sans violentes rencontres...

Les Turcs ont une artillerie panachée; elle comprend des 77, des 90, des 105, et même des 210 ! Ils n'en font pas un excellent usage, mais enfin ces divers projectiles, même quand ils sont mal envoyés, ne laissent pas que d'agacer beaucoup nos hommes, d'autant que les artilleurs du Sultan ont la déplorable habitude de tirer sur nos régiments au repos. « Ils ne nous f... icheront donc pas la paix à l'heure des repas » grommèlent les cuisiniers, furieux de ne pouvoir servir tranquillement leurs officiers. Il y a deux moments dans la journée où la canonnade fait rage : le matin de dix heures à midi, et le soir lorsque le soleil commence à apaiser sa fougue cuisante. Dans la journée il fait trop chaud : les artilleurs turcs se mettent à l'ombre et les nôtres se reposent aussi. Lorsque la nuit étend ses voiles sur la nature, le silence se fait, tout retombe dans le calme et le repos : les canons, enrôlés, se taisent. Est-ce fétichisme, prudence, ou manque de munitions, se demande le confrère dont nous avons cité quelques lignes plus haut ? Ce qu'il y a de certain, c'est que rien ne trouble l'admirable sérénité de l'atmosphère : il fait doux, l'horizon semble violet, les cigales chantent... J.



Une tranchée allemande à Carency bouleversée par le furieux bombardement de notre artillerie.



Le butin : des monceaux de fusils et d'outils, bûches, pioches, baïonnettes, etc.

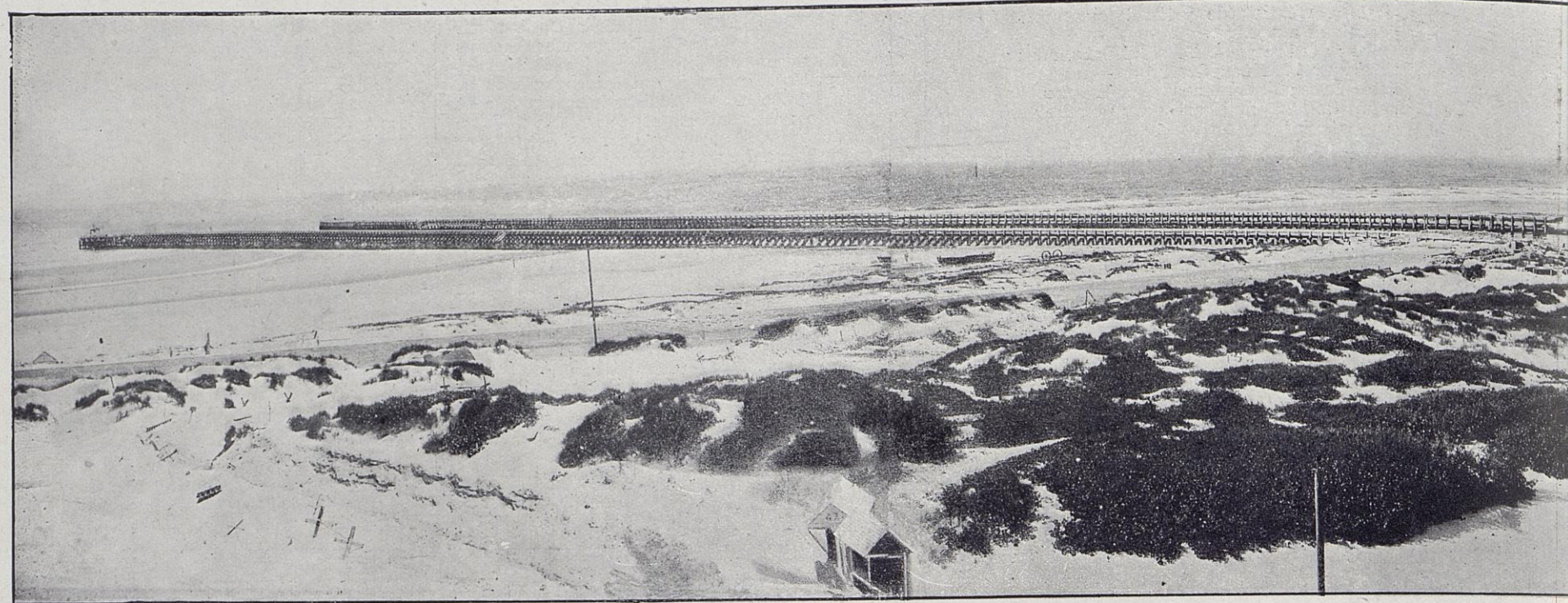


L'inventaire du butin : encore des fusils, des lance-bombes et des catapultes.

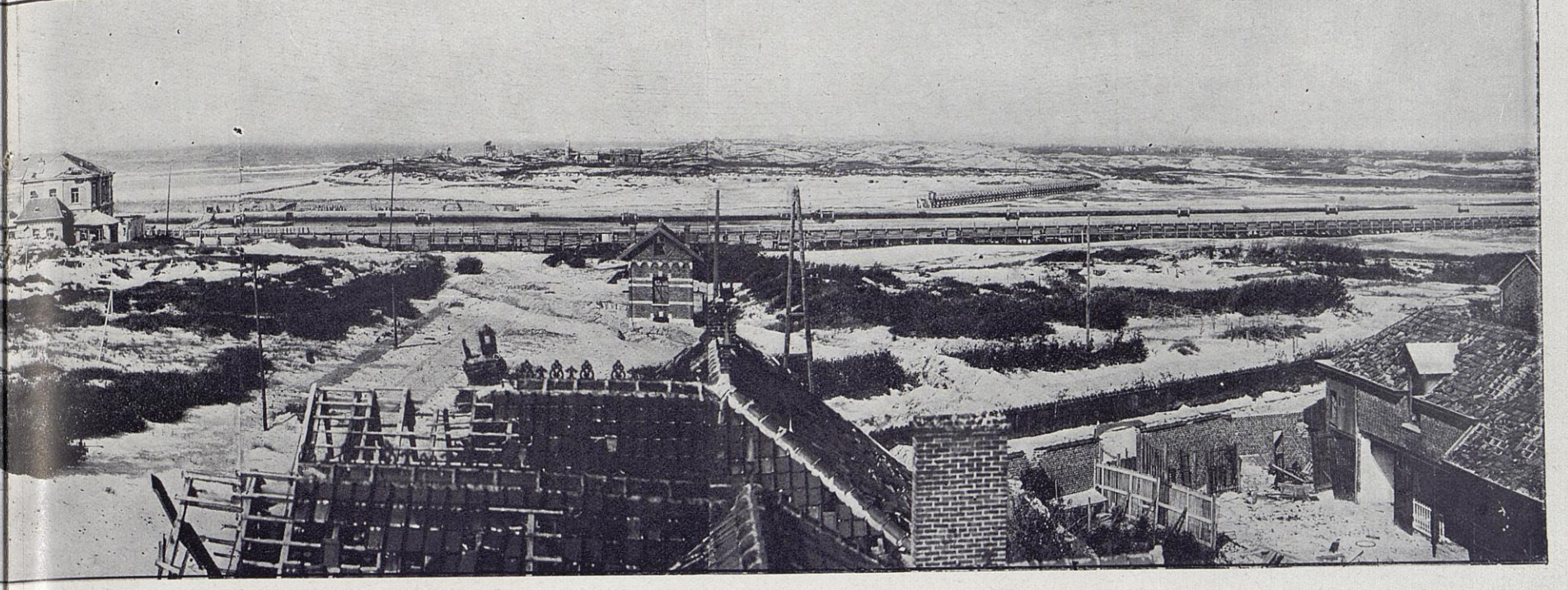


Et puis voici les canons : des 77 qui ne rivalisent pas avec notre 75.

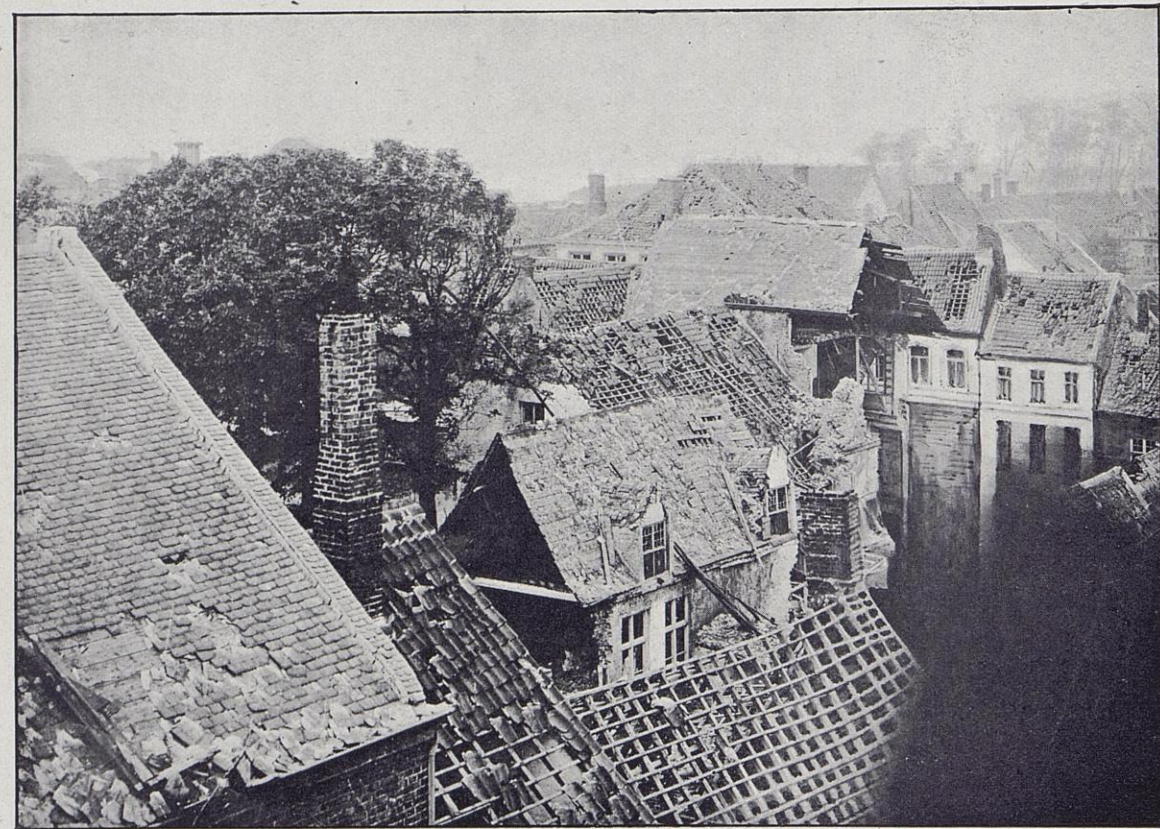
APRÈS LA BATAILLE, A SOUCHEZ



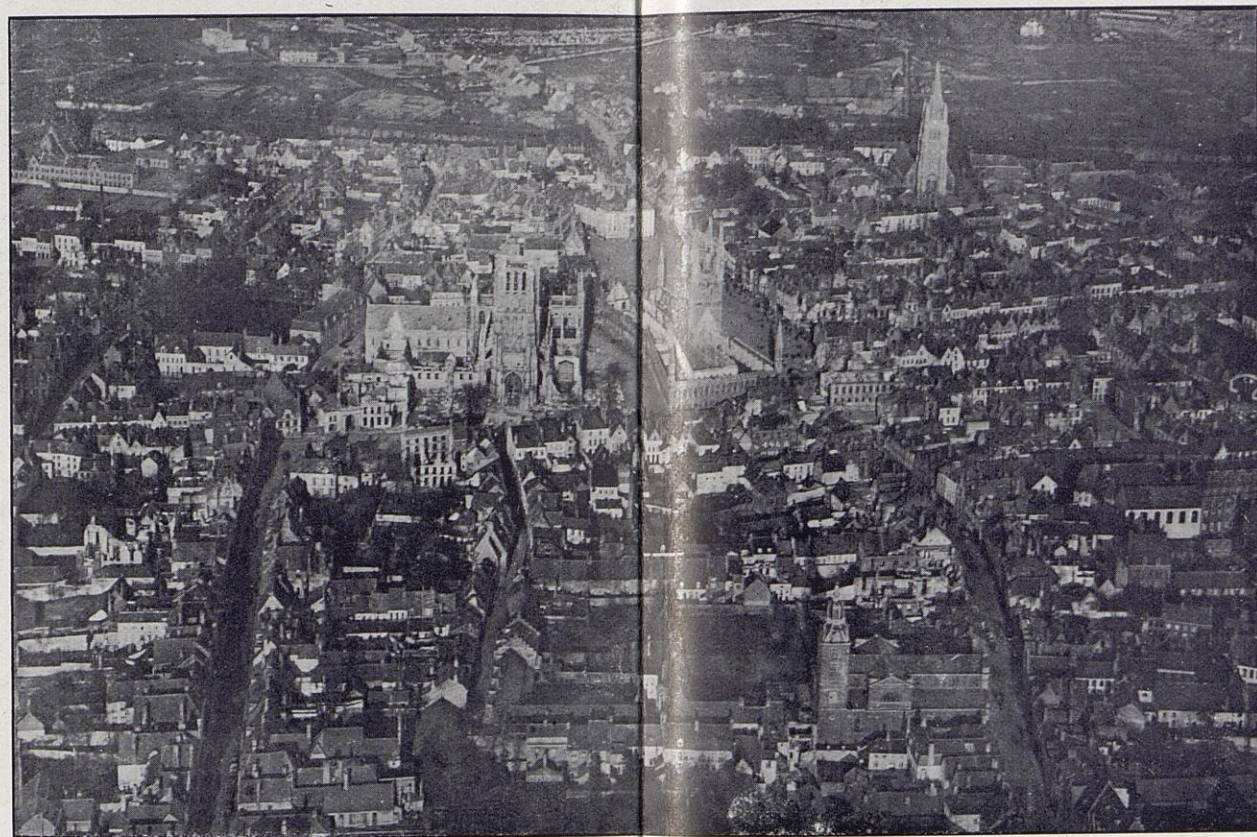
Le panorama de l'embouchure de l'Yser et de la Grande-Dune, vu de Nieuport-les-Bains. En face de



A l'horizon on distingue les premières maisons de Westende.



Vue de Nieuport : la charmante cité porte les marques ineffaçables de son héroïque résistance. Dans le lointain, on aperçoit l'Yser.



Panorama d'Ypres, vu d'un aéroplane. Cette photographie a été prise après le premier bombardement de la malheureuse ville. Depuis, les obus allemands y ont creusé des vides : Ypres n'est plus.



Vue panoramique de Nieuport. Un monceau de ruines torturées et noircies : tel est le spectacle, qu'offrent, de la cave au grenier, les maisons de Nieuport.



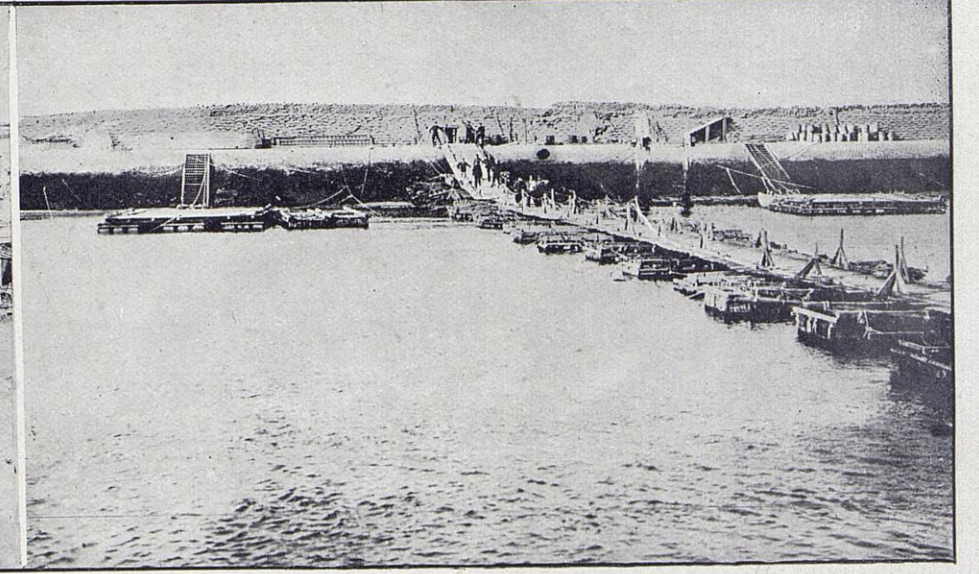
La rive droite de l'Yser.



La place de Nieuport avec les ruines de l'Abbaye.



Les ruines de Nieuport-Bains.



La rive gauche de l'Yser.

Les allemands n'ont pas perdu l'espoir de franchir l'Yser et de

contre l'Angleterre. Vain espoir... Nos lecteurs verront ici quelques points de cette terre belge

QUELQUES VUES PANORAMIQUES DE LA RÉGION DES COMBATS SUR L'YSER ET LA CÔTE BELGE

. Ils font encore de furieuses tentatives pour reprendre l'offensive dans cette région et s'y frayer un chemin vers Calais dont ils feraient un point d'appui pour l'attaque qu'ils rêvent contre qui se brisent depuis près d'un an la rage et l'effort désormais impuissants des allemands.

VILLÉGIATURES MILITAIRES POUR 1915

A la lecture des « communiqués », au récit de l'« activité » qui se traduit quotidiennement sur toute l'étendue de notre front par un « arrosage » presque continu; d'après ce que nous savons du bouleversement du terrain par l'installation des tranchées et des défenses nécessaires pour les protéger, d'après la dévastation, hélas ! mainte fois reproduite par nos gravures, des régions où se poursuit la lutte ardente des adversaires aux prises, comment ne pas se figurer que tout est misère et désolation dans ces parages maudits, et que les fureurs de la guerre n'y ont plus laissé le moindre coin où l'œil, en se fixant, puisse se reposer de tant de spectacles d'horreur ?



Un rappel de Eécon-les-Bruyères sur le front près de Reims.



Un mas de Camargue construit en Argonne. A remarquer : la girouette.

En se laissant aller à cette affligeante supposition, on aurait compté sans nos soldats qui, ingénieux autant que braves ont fait surgir comme par miracle, à côté de ruines lamentables, de véritables villages improvisés dont l'éparpillement jette une note pittoresque et presque gaie au cœur du paysage le plus dévasté.

Ils font souvenir, ces villages originaux, de ceux que Potemkin faisait « planter » nuitamment dans les steppes les plus désertes, au cours du voyage entrepris par l'impératrice Catherine pour visiter ses états, et qui étaient destinés à en masquer la solitude.

Mais tandis que les *islas* du favori de la grande souveraine russe étaient tout simplement des « trompe-l'œil » à la façon des décors de théâtre, les villages dont nos héroïques « poilus » se sont faits constructeurs, se composent de maisonnettes parfaitement logeables, agencées avec presque toutes les ressources du confort moderne, et qui, selon le goût de leurs habiles architectes, affectent la forme du cottage anglais, du chalet suisse, ou de la villa de fantaisie, telles celles du littoral dans ce que l'on dénomme familièrement : « les petits trous pas chers ».

Aug. B.



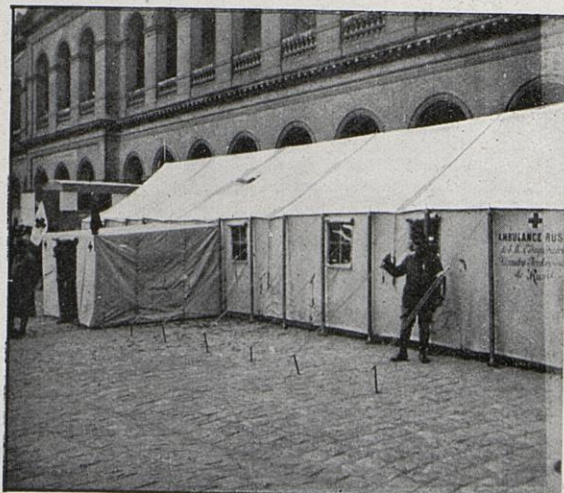
Le colonel d'Osnobichine, directeur des ambulances russes.



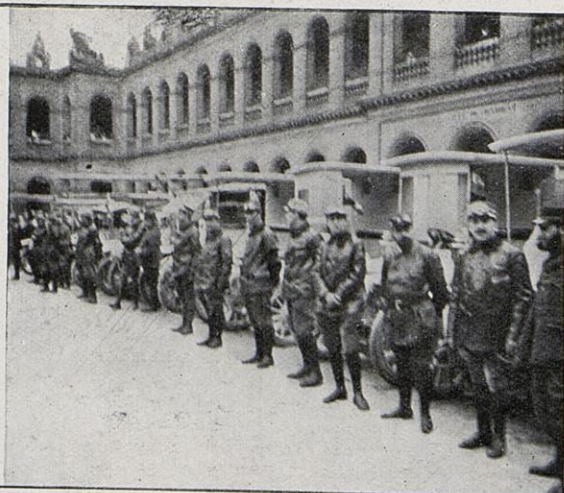
M. Iswolsky, Ambassadeur de Russie.



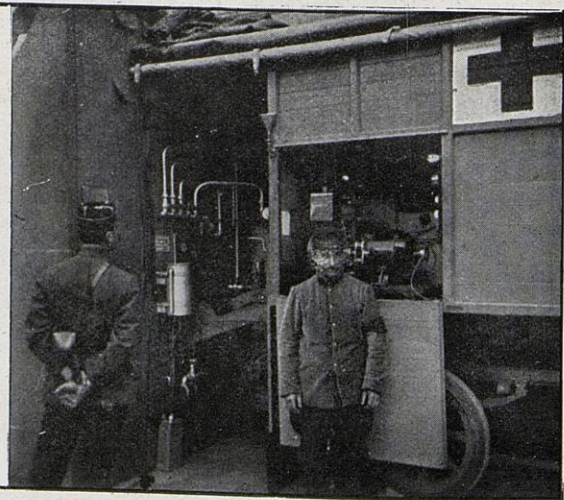
Mme Curie, près de la voiture de radiographie



L'hôpital volant qui, en fort peu de temps, peut être monté.



Les voitures d'ambulance et leurs conducteurs.



Camion donnant le chauffage, l'éclairage et la stérilisation de l'eau.

FORMATION CHIRURGICALE DES AMBULANCES RUSSES AUX ARMÉES FRANÇAISES PLACÉES SOUS L'AUGUSTE PATRONAGE DE S. M. L'IMPÉRATRICE ALEXANDRA FEODOROWNA DE RUSSIE



L'ÉCLUSE DE HETSAS OU LES BELGES ONT EU RÉCEMMENT UN IMPORTANT SUCCÈS

S'il nous était permis de nous dérober pour quelques instants aux graves pensées convenant aux heures tragiques que nous vivons, et de nous réfugier un instant, pour nous en distraire, dans le domaine de la fantaisie pure, nous nous plairions à étudier le changement total que les circonstances ont apporté dans les allures traditionnelles de ce personnage symbolique qu'est la Victoire, comme aussi dans son aspect.

Jadis, elle nous apparaissait sous les traits d'une déesse olympienne, drapée en de souples voiles qui s'adaptèrent au rythme harmonieux de son corps vigoureux et juvénile.

Des ailes de large envergure favorisaient son vol puissant et rapide ; elle traçait leur chemin aux armées, aux clameurs des soldats, parmi le strident éclat des trompettes et le grondement des tambours alternant avec le bruit de la mitraille, et ses glorieuses étapes se plaisaient aux noms retentissants, aux sites célèbres, aux capitales les plus renommées. En ce temps, on marchait à pas de

géant et les champs de bataille n'avaient pas alors de limites aussi restreintes qu'aujourd'hui. C'étaient d'autres procédés de guerre, et de différentes façons de combattre.

A présent, tout est changé et la Victoire, elle aussi, a modifié son apparence. Ne dirait-on pas qu'elle a adopté la robe entravée — si en faveur, naguère encore, chez nos jolies Parisiennes, — et qu'au lieu de voler comme elle l'avait fait jusqu'ici, elle marche comme une simple mortelle, et la plupart du temps, à tout petits pas. Nous n'en sommes plus aux vastes conquêtes d'antan. En raison des tactiques modernes, il faut se contenter, parfois, d'une avance de quelques mètres, et souvent, au prix des plus grands sacrifices.

Par le nom seul des positions défendues et conquises grâce à la valeur de nos troupes, on peut juger de la complète transformation subie par la guerre contemporaine, lorsque nous sommes tout heureux — qu'elles sont loin, les journées des Pyramides ! — de nous emparer d'une ferme,

d'un pigeonnier, d'un petit bois, d'une maison de passeur, ou d'une écluse.

Déjà, nous avons reproduit des vues de ces modestes « gains » dont les communiqués nous ont révélé l'existence, jusqu'alors complètement ignorée de nous.

Voici l'un des derniers : l'écluse de Hetsas, et la maison de l'éclusier dont les débris nous renseignent sur la vigueur de l'action qui nous en a rendu maîtres tout dernièrement.

Comment nier après cela l'évidence de ce que nous disions, et la nécessité pour les peintres et les sculpteurs de fixer sous d'autres traits la physionomie de la Victoire ?

Mais qu'importe qu'elle ait changé d'ajustement ! Elle n'en restera pas moins toujours française, et c'est pourquoi nous ne pouvons douter d'elle, lorsqu'abandonnant ses ailes, elle marche désormais au pas même de nos braves soldats, sans doute pour être plus près d'eux et redoubler leur confiance.

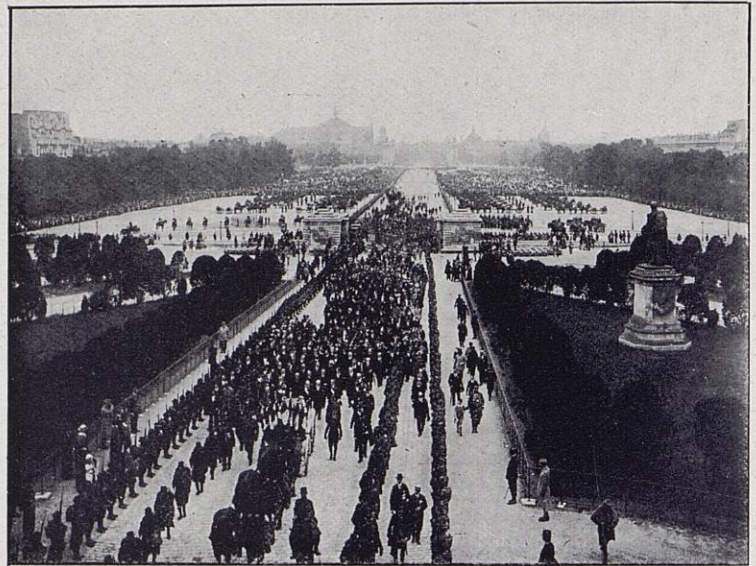
P. de C.



Le cortège se forme devant l'Arc de Triomphe.



Le cortège en route vers les Invalides.

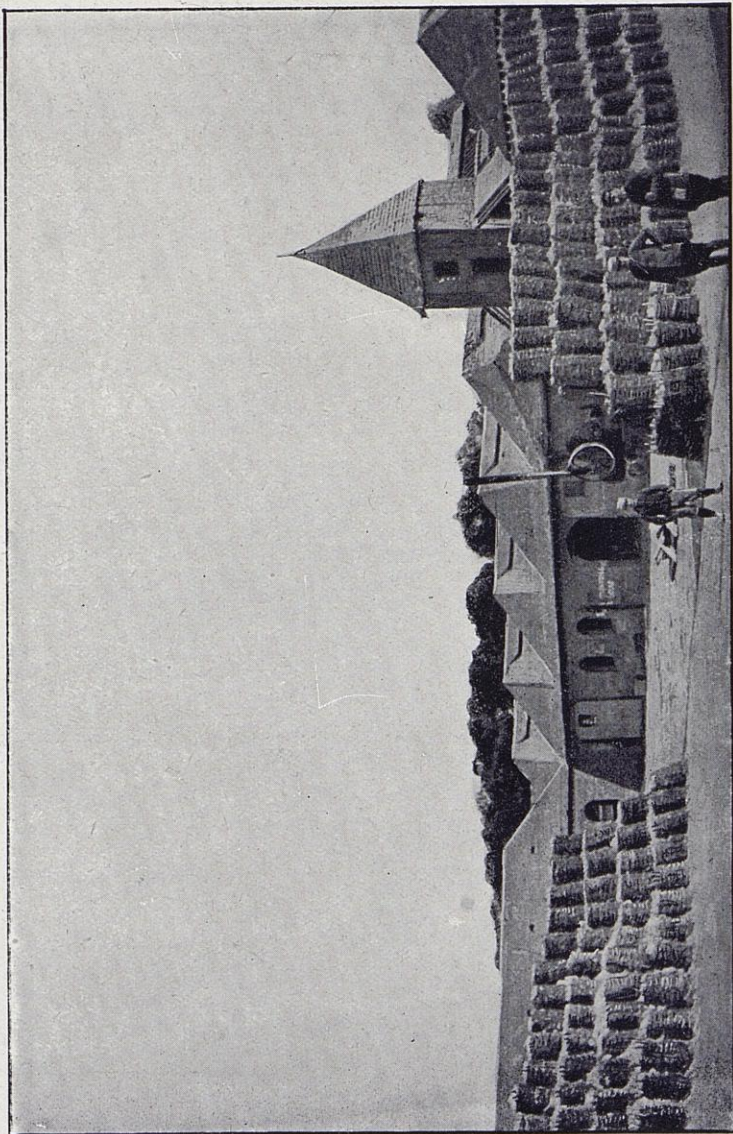


Le cortège arrive aux Invalides.

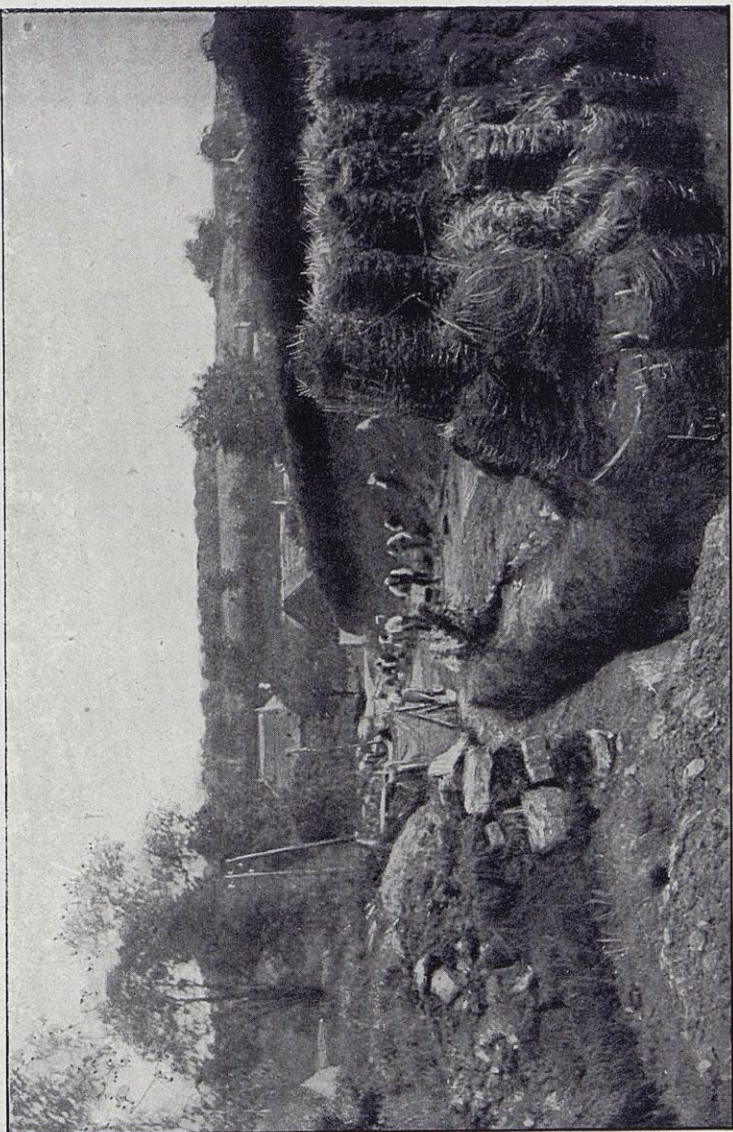


LA TRANSIATION DES CENDRES DE ROUGET DE LISLE AUX INVALIDES LE 14 JUILLET
 Sur le péristyle des Invalides, M. le Président de la République, entouré des membres du gouvernement, prononce l'admirable discours où il célèbre les traditions du patriotisme français et affirme de nouveau son absolue certitude en le succès prochain de nos armes.

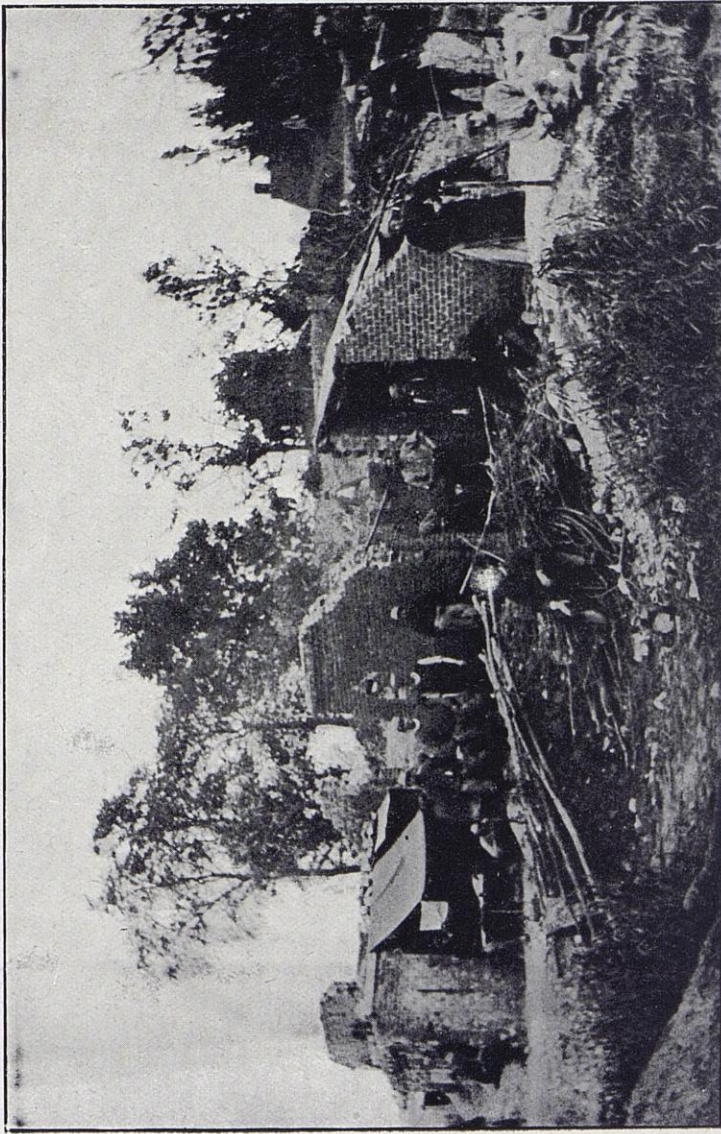
(Photos de M. Meys.)



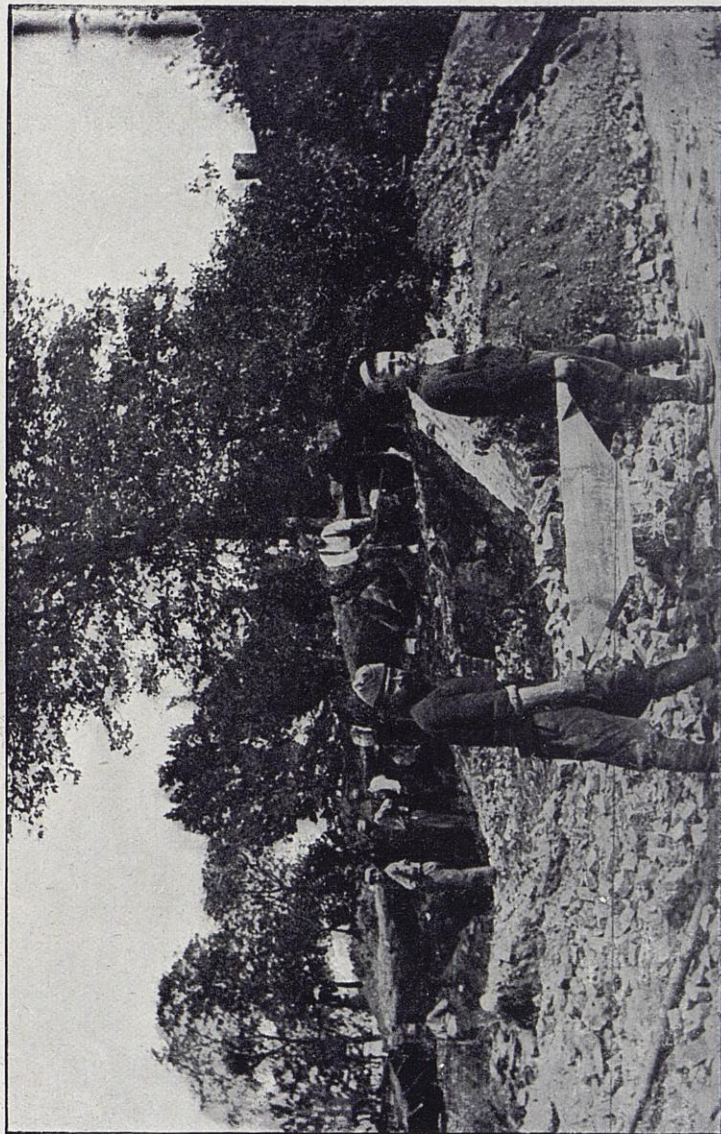
Le village est entouré de fascines et de paniers de terre où les balles ennemies viennent mourir.



Une tranchée de seconde ligne que nos soldats perfectionnent à l'abri des gabions.



L'ingéniosité de nos soldats sait tirer partie des ruines les plus instables, et au besoin y organiser gaiement le confort moderne.



LA VIE PRÈS DU FRONT : LE VILLAGE DE F...-LES-C... Nos soldats achèvent les travaux de défense et se construisent des abris. Au fond, on voit un trouper écrire sur une « vraie » table.



LES RUSSES RENTRENT A TARNOWO (Composition de C.-B. de JANKOWSKI).
[D'après le croquis d'un témoin oculaire.]

Tandis que, au printemps de cette année, les russes entraient dans Przemysl après le siège long et mémorable que l'on sait, les allemands, pour contrebalancer cet événement fâcheux pour eux, donnaient un vigoureux assaut à la ville de Tarnowo, à quelques dizaines de lieues de Czestochow où ils ont établi leur état-major et parvenaient à s'en emparer. Tout aussitôt le pillage commençait à la manière allemande, et les pittoresques et populeux quartiers juifs de Tarnowo étaient entièrement dévastés. Quand les russes revinrent presque immédiatement, ils trouvèrent la population dans un effroyable dénuement sur les ruines des maisons anéanties. On juge quel accueil ces malheureuses gens firent aux soldats du tsar qui les délivraient du joug impitoyable des allemands. Un témoin oculaire a tracé de cette scène un croquis d'après lequel notre dessinateur a fait la composition ci-dessus en respectant tous les détails.

LA VIE MILITAIRE

LA SITUATION DES ARMÉES

J'ai parlé la semaine dernière des opérations de l'armée commandée par le Kronprinz, en vue d'arriver à l'investissement de Verdun. Parmi ces opérations, la plus importante est celle qui vise le chemin de fer de Châlons à Verdun, lequel passe dans l'Argonne aux Islettes, entre Sainte-Menehould et Clermont. L'attaque menée par un corps d'armée entier, dans la direction du Four-de-Paris, tendait à s'emparer de ce point des Islettes, qui est à dix kilomètres du Four-de-Paris en suivant la route de la vallée de la Biesme. Mais cette vallée, qui coupe du sud au nord le massif de l'Argonne, n'est pas une voie qui puisse être ouverte à la suite d'un combat, ni même d'une série de combats. Elle est fort étroite, bordée sur toute sa longueur de positions escarpées, boisées, coupées de profonds ravins, où il est bien évident que la défense est préparée pied à pied. On peut dire qu'en attaquant par l'Argonne, l'armée allemande joue la difficulté, en ce qui concerne le terrain. Aurait-elle plus de chances de réussir à droite ou à gauche, en prenant pour objectif, soit Sainte-Menehould, soit Clermont ? Cela n'est guère probable. En avant de Sainte-Menehould, dans le secteur de Perthes à Ville-sur-Tourbe, c'est nous qui avons pris l'offensive et fait reculer les lignes allemandes. En avant de Clermont, nous les avons également refoulées à Bourneuilles et à Vauquois. De toute façon l'entreprise de l'ennemi est pleine de difficulté. Il y perd du monde ; mais il s'y entête.

Le communiqué du 12 juillet au soir nous annonçait que l'activité était de nouveau très grande en Argonne, spécialement dans les secteurs de Marie-Thérèse, du Four-de-Paris, de Bolante et de la Haute-Chevauchée ; c'est-à-dire presque sur toute la largeur du massif forestier, excepté dans le bois de la Grurie, où avait eu lieu le précédent effort de l'ennemi. Le lendemain, nous apprenions une nouvelle attaque en masses et un nouvel échec des Allemands, qui cependant étaient parvenus à faire fléchir nos premières lignes vers la Haute-Chevauchée. Enfin, nous prenions à notre tour l'offensive, dans la partie occidentale de la forêt et sur la route de Binarville, à la lisière vers la vallée de l'Aisne, repoussant l'ennemi, et gagnant du terrain dans la direction du nord.

Ceci se passait le 14 juillet. Les jours suivants ont été plus calmes, et, somme toute, les positions de part et d'autre sont restées à peu près les mêmes, avec un léger recul de notre droite, compensé par un léger progrès de notre gauche.

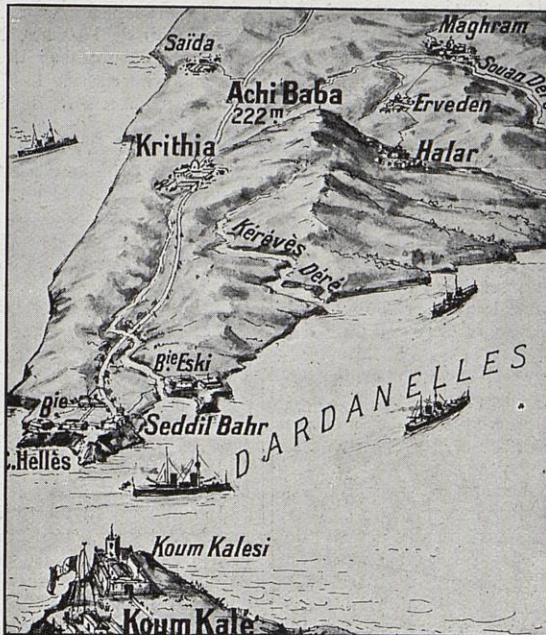
Ces faits sont les plus saillants de la semaine du 10 au 17 juillet. Nos lignes en Belgique et dans le Nord n'ont été modifiées que par de légers gains, bien qu'on se soit battu à peu près partout, et que les duels d'artillerie aient été très violents. On annonce que les Allemands renforcent beaucoup leurs troupes d'Alsace. Pour cette région, ce sont surtout nos succès récents de la vallée de Münster, la prise de Metzeral, la possibilité de notre avance vers Colmar, qui semblent les préoccuper. L'Alsace, cependant, restera toujours un théâtre d'opérations secondaire.

L'attention est de plus en plus attirée sur l'emploi de nos avions par escadres à des attaques contre des objectifs déterminés. Après le récent raid de Carlsruhe, nous avons, dans la semaine écoulée, mené à bien une opération contre les gares d'Arnaville et de Bayonville, ainsi que contre les baraquements militaires de Norroy. Les deux gares sont sur le chemin de fer de Metz à Thiaucourt, et Norroy est un peu plus au sud, dans la vallée de la Moselle. Cette première opération, visant la ligne d'approvisionnement des troupes ennemies installées sur les Hauts-de-Meuse et à St-Mihiel, a été suivie le surlendemain d'une autre semblable, mais plus importante encore, contre la gare stratégique de Vigneulles-les-Hattonchâtel, c'est-à-dire contre le chemin de fer de campagne, qui des environs de Thiaucourt se détache de la ligne pour desservir de plus près la *hernie* de Saint-Mihiel. Les deux affaires poursuivaient donc le même but, sur des points différents du parcours. Elles semblent avoir eu d'importants résultats.

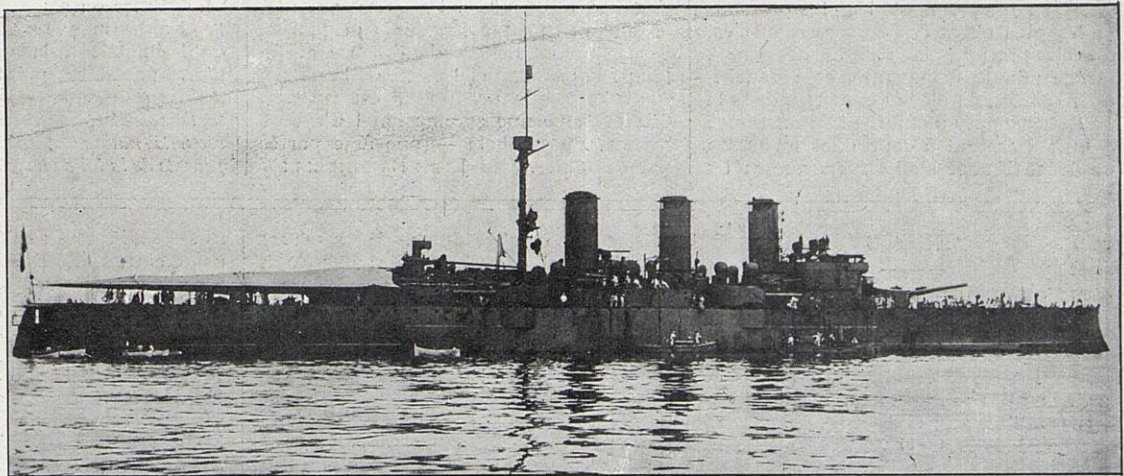
Les opérations en Russie ont subi un temps d'arrêt, et il paraît maintenant que le théâtre de l'activité austro-allemande va se déplacer. Aucune tentative n'a été faite jusqu'au 17 juillet, ni par les Allemands, ni par les Russes, sur le front de contact au sud de Cholm et de Lublin, entre la Vistule et le Bug. Les deux adversaires doivent s'être occupés surtout de rectifier et de consolider leurs positions. D'autre part, les engagements sur le cours supérieur du Bug, dans la région de Kœmionka, et sur la Zlota-Ipa, n'ont été que locaux, peu développés, ressemblant à des affaires d'avant-postes ou de détachements, plutôt qu'à des entreprises cherchant une solution. Beaucoup plus loin au sud, entre Stanislaw et la frontière de Bessarabie, les Autrichiens ont exercé une pression plus énergique. Ils ont traversé le Dniester sur plusieurs points. Là, des actions sérieuses sont engagées.

Mais, voici autre chose : on signale une reprise

d'offensive très marquée en avant du Niémen, et surtout sur le front de la Bobr et de la Narew, comme si les Allemands revenaient à leur projet primitif d'attaquer Varsovie à revers par le nord et non plus par le sud. Des forces allemandes ont même réussi à passer la Narew vers Lomja. Dans cette région, pour le moment, la situation n'est pas claire, les Russes continuent toujours à tenir la rive droite vers Lomja, à Ostrolenka, et à occuper le terrain beaucoup plus loin, vers Prasnysch et Mlava. Suivant diverses informations, à ces atta-



LA POINTE DE GALLIPOLI



L'Amalfi, coulé par une torpille autrichienne dans l'Adriatique.



M. G. d'Annunzio, lieutenant de cavalerie.

ques sur la Narew l'Allemagne emploierait des formations nouvelles, entièrement formées de land-sturm, et dont la valeur serait par conséquent assez médiocre.

Quoiqu'il en soit, la situation stratégique des Russes est favorable. Dans ce triangle formé par les grandes places de Varsovie, Novo-Georgiewsk, Ivangorod et Brest-Litowsk, sans compter les places et camps retranchés d'importance moindre, ils disposent, sur un espace qui mesure à peu près 200 kilomètres de diamètre, d'un réseau de voies ferrées beaucoup plus dense qu'ailleurs, et très heureusement combiné. Ce sont les lignes de Bielowok et de Brest-Litowsk à Varsovie, ainsi que de Brest-Litowsk à Bielowok, avec deux transversales intermédiaires ; celle de Varsovie sur Ivangorod, Lublin, Cholm et Kowelj ; celle de Brest-Litowsk également à Cholm et Kowelj ; la transversale de Lublin à Lukow, allant rejoindre une des précédentes ; celle de Lukow à Ivangorod, etc... Ces lignes, avec les obstacles formés par les camps retranchés et les places, avec les obstacles naturels linéaires très importants de la Vistule et du Bug, qui dans cette partie de leur cours ont beaucoup de valeur, donnent un échiquier sur lequel la manœuvre est facile pour frapper énergiquement sur les points choisis. La manœuvre est facile ; mais elle est nécessaire. Son exécution demande, pour l'emploi rapide et intensif des voies ferrées, une concentration préalable de matériel roulant. Au cas où les éléments essentiels de manœuvre par les voies ferrées, comme les armes et les munitions, feraient défaut dans une mesure largement suffisante, mieux vaudrait pour les Russes continuer la retraite à travers leur impénétrable pays, pour conserver leur armée aussi intacte que possible, prête à un retour offensif, et abandonner devant l'ennemi cet échiquier si favorable dont je viens de parler. Le grand état-major de l'armée russe le sait mieux que nous ; il agira selon les circonstances et selon les possibilités.

Général BERTHAUT.

SUR LE FRONT ITALIEN

L'époque héroïque que nous traversons évoque le souvenir des temps fabuleux auxquels notre scepticisme contestait l'authenticité.

Qui de nous n'a mis en doute le mythe d'Amphion, le joueur de lyre dont les accords charmaient jusqu'aux pierres insensibles en les obligeant à s'assembler d'elles-mêmes, et à former les murs et la citadelle de Thèbes aux cent portes ?

Pourtant, un non moins étonnant prodige s'est accompli récemment sous nos yeux, lorsqu'à la voix d'un poète inspiré, les armes ont volé d'elles-mêmes aux mains de tous les hommes d'Italie, et lorsque le poète, lui aussi, a voulu marcher au combat avec ses frères pour participer à la défense de la grande cause du droit et de la justice.

Depuis lors, en dépit des difficultés d'une campagne que rendent plus ardue les conditions du terrain sur lequel leurs adversaires, bien servis par la nature, leur opposent une défensive des plus sérieuses, nos alliés italiens ont réussi à maintenir toutes leurs positions et ils poursuivent avec un acharnement méthodique le bombardement des ouvrages ennemis.

D'un bout à l'autre de la péninsule, le peuple italien suit le progrès des opérations militaires avec un calme et une confiance qui témoignent d'une foi absolue dans leur plein succès.

Même un revers ne le déconcerte pas et c'est ainsi qu'ayant appris avec émotion la perte du croiseur *Amalfi* torpillé en Adriatique par un sous-marin autrichien dans la nuit du 7 juillet, il s'est tout aussitôt ressaisi. Du reste, la presque totalité de l'équipage et des officiers a pu être sauvée, aux cris enthousiastes de « Vive le Roi ! Vive l'Italie ! », et le commandant a quitté le dernier le bord, en se glissant le long du flanc du navire qui peu après a coulé.

LA SEMAINE

Celle-ci c'est la grande semaine française. Nous ne saurions porter les yeux hors de notre horizon : il enferme aujourd'hui toute notre douleur et toute notre espérance. Tandis que tinte net, franc, loyal, sur les guichets de la Banque de France l'or de notre épargne, le bel or qui rend un son de labeur et de probité, voici l'heure des commémorations et des hommages. Le Pays salue ses grands blessés. Ils arrivent à travers une terre d'accueil et de liberté des pays d'exil et de souffrance : que la mère-patrie les entoure d'admiration et de douceur.

Ils ont connu là-bas, outre la mutilation et les tristesses de l'hôpital, les supplices dosés de l'ignorance. Aux jours cruels, ils n'ont pas pu savoir que leur sacrifice hâtait l'aube de la victoire ; on leur a dit que la France criait merci, qu'elle était moribonde, découronnée, on leur a dit encore qu'elle avait honte d'eux et les reniait. Ne voulait-on point les parquer, les cacher parce qu'on avait peur et honte d'eux ? Oui, tous ceux-là devant qui s'inclinent nos âmes et que nous regardons à travers des larmes de reconnaissance et d'orgueil ont pu, un instant, ajouter foi à l'abominable perfidie, douter de nous, douter d'eux. Il n'est rien de plus désespérant, de plus amer pour qui a lutté en croyant que de voir affirmer la nullité de l'effort, la vanité du sacrifice, que de voir déchirer ses dieux.

Et c'est la suprême ignominie allemande. Les jets d'essence enflammée, les vapeurs asphyxiantes, toxiques, corrosives, les traîtrises, les lâchetés, les barbaries, cela n'est rien : l'infamie des Boches c'est d'avoir attenté avec une férocité savante et un méthodique raffinement aux sentiments les plus profonds et les plus chers de leurs captifs, c'est d'avoir pratiqué la torture des âmes. Quelle minute émouvante, en revanche, pour ces grands blessés emportés dans la nuit, enveloppés d'ombre et de mensonge que de voir tout à coup dans un matin de douce France s'ouvrir l'aurore et les

cœurs, de reconnaître, tel qu'il était dans leur souvenir, le fidèle et pur visage de la Patrie...

Où, c'est la grande semaine française. Les poilus à leur tour apportent parmi les inactifs et les « inaptes » la parole de résolution, de tenace héroïsme. Ils sont en mission. Ecoutez-les. Ils n'ont pas la gloire tapageuse ou légère : ils savent la dureté de l'effort, les risques de l'épreuve, mais leurs yeux nets comme des épées disent la certitude du triomphe. Ils laisseront le foyer plus confiant et plus chaud. Ils sont venus armer les civils.

Il est d'heureux présage que leur retour d'une heure se produise au temps doré des moissons. C'est la saison des journées françaises, la saison du bon grain et des libertés. La France dépasse aujourd'hui les plus hauts sommets de son histoire. Elle reprend, elle élargit, elle magnifie son rôle héréditaire, auguste, éternel. De la tranchée qui est un sillon montent les épis dont elle se parait au temps de messidor. Comme autrefois, elle veut moissonner pour le monde et pour elle, comme autrefois elle mêle son sang au sang des peuples qui veulent selon l'antique serment vivre libre ou mourir, comme toujours, elle défend la pensée, la justice et renversera les blockhaus, comme elle a renversé les bastilles : elle n'a perdu ni la manière ni les moyens.

Dès les premiers jours — souvenez-vous — elle eut la conscience de ce destin. Nos soldats portaient aux accents de la Marseillaise : ils tombent encore en répétant les paroles sacrées. Entre tous nos hymnes nationaux, ils n'ont pas hésité. Le chant de guerre des armées de 92 perça le fracas des mitrailles et domina la mort. C'est la source ardente de nos vertus, de nos victoires. Il est juste, que les cendres de Rouget-de-l'Isle reposent un jour au Panthéon. Cet acte est plus grand que tous les actes civiques, nationaux qui nous ont unis jusqu'à ce jour. Cela en dehors de l'espace et du temps se passe au ciel même de la patrie. Tout le peuple de France est présent. C'est comme une assumption ! C'est un hymne, un symbole — une âme portée par des âmes. J. DE BARONCELLI

LES LIVRES NOUVEAUX

M. Antoine Delécras a réuni en un volume paru à Genève au journal *La Suisse* les notes et documents qu'il recueillit sur *Paris pendant la mobilisation*. Ce livre rendra plus tard, certainement, d'importants services à ceux qui se préoccupent d'écrire l'histoire de ces journées pleines et d'angoisse et d'espoir. Il est le miroir des premières semaines du conflit, il épargnera aux curieux, aux chercheurs de l'avenir, la besogne bénédictine de compiler des collections entières d'imprimés. Le tri est exécuté consciencieusement, la liaison entre les faits établie de façon telle que l'ouvrage se lit avec l'intérêt d'un roman, le plus palpitant qu'il soit possible d'imaginer. Les moindres événements sont consignés : on y rencontre aussi bien les propos, les médisances mondaines, journalistiques, populaires que l'anecdote et l'épisode héroïque. Il y en eut d'admirables dès le début de cette guerre qui ne devait être qu'une suite d'actions glorieuses. Beaucoup de celles rapportées par M. Delécras vaudraient de figurer parmi les plus remarquables de nos annales. Elles témoignent que nous n'avons pas dégénéré de nos prédécesseurs antiques, de ces Latins dont nous sommes les fils et qui conquièrent le monde.

Je chicanerai l'auteur de ce travail sur deux points. Le premier a trait à l'ancien député de Carmaux : Jaurès, au sujet duquel M. Delécras me paraît conserver de profondes illusions puisqu'il le prend pour un grand homme, tout au moins pour un grand orateur. Jaurès n'eut jamais pour talent que l'emphase de la déclamation, la grandiloquence. Historien dépourvu de science, il sema les plus grossières erreurs sans même les soupçonner ou sans en avoir cure et fut le pire des mauvais bergers. Rappeler ce qu'il édictait à la veille des hostilités n'est peut-être point inutile : *Nous défions bien de maintenir longtemps contre la démocratie, contre la France, contre la sécurité nationale, la gageure insensée et funeste de la loi de trois ans.*

Le second point est relatif à la question des loyers qui est complexe, grosse de conséquences et dont M. Delécras me semble s'occuper avec un certain parti-pris. De ce qu'un individu possède quatre murs au soleil s'ensuit-il qu'on le doive considérer comme un paria ? Le propriétaire a ses charges souvent considérables et pénibles ; est-il juste de lui faire supporter des pertes que ni l'épicier, ni les quelconques fournisseurs ne subiront ?

M. Delécras a composé son journal un peu comme Pierre de l'Estoille composait le sien. Ne lui demandons, en conséquence, ni la virulence du Veillot de *Paris pendant les deux sièges*, ni la fougue vengeresse et poétique du Saint-Victor de *Barbares et Bandits*. Mais tel qu'il est, ce recueil n'en conserve pas moins, en contours précis, la physionomie de ce Paris d'hier qui fut si superbe de résignation et de foi. Comparez l'état d'esprit de la capitale en août dernier à celui qu'elle présentait au 15 juillet 1870. *On jugeait, dit Taine, dans ses Derniers essais de critique, que la guerre allait retarder d'un siècle la civilisation, que deux nations dont l'une a tant fait et dont l'autre fait tant pour la culture humaine, ne doivent se rencontrer que sur le terrain de la science et des arts utiles, que l'échange entre les Allemands et nous ne peut être de blessures, mais de lumières.*

Cette utopie, nous nous en engouâmes des années, malgré le désastre. Hier nous en a délivrés dans le plus magnifique exemple de fraternité patriotique qu'aucun peuple ait jamais donné. Chacun communiant dans l'anxiété du présent, dans la croyance aussi au demain victorieux, paraissait avoir repris à son compte la phrase des jeunes gens de Platon : *je ne voudrais pas même vivre, étant lâche.*

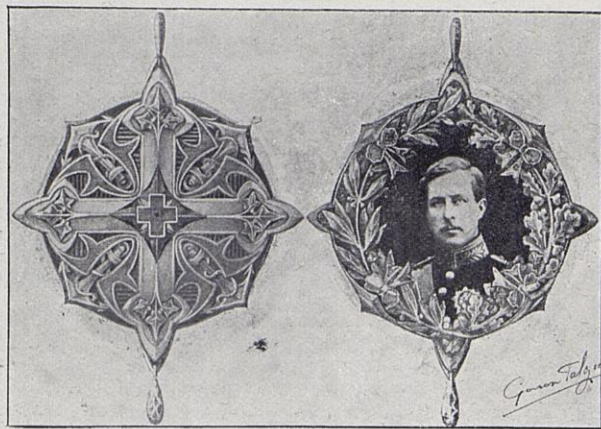
Grâce à la publication de M. Delécras, les générations futures pourront retrouver l'émotion de ces heures sans équivalent. Elles leur apprendront à mieux aimer Paris qu'ils n'auront connu que pacifié, tout entier à son œuvre de civilisation et dominant l'univers par l'intelligence et la beauté.

Paul d'ABBES.

ÉCHOS

L'ŒUVRE DU SECOURS IMMÉDIAT

Cette belle œuvre a pour but de procurer les premiers secours urgents sans distinction de nationalité aux veuves et orphelins des militaires ou marins français et alliés, aux civils tués à l'ennemi au cours de la présente guerre ainsi qu'aux



Pendentif offert par le "Secours immédiat" aux souscripteurs.

familles des victimes quelles qu'elles soient, et d'apporter dans une certaine mesure des ressources pour le bon fonctionnement des formations sanitaires de complément.

Le Comité de l'œuvre du secours immédiat fait un pressant et patriotique appel à la philanthropie des peuples alliés ou amis qui peuvent lui faire parvenir leurs souscriptions si minimes qu'elles soient.

Pour laisser aux principaux donateurs un souvenir commémoratif de leur acte de générosité, le Comité de l'œuvre du secours immédiat a décidé de remettre à chaque souscripteur de 300 francs au minimum un bijou qui rappellera l'hé-

roïsme des armées alliées. Cette œuvre d'art dont l'exécution a été confiée à des artistes français consiste en un pendentif double face en or ciselé, 18 carats, émaux fins et pierre fine (aigle marine) avec miniature de l'un des souverains ou chef d'Etat, au choix du souscripteur, ou de la *Victoire de Samothrace* ; chaque souscripteur de 100 francs au minimum recevra ce même bijou exécuté en argent avec photographie opaline vitrifiée et aigle marine scientifique.

Les fonds provenant du bénéfice de la souscription seront versés aux Ministères de la Guerre et de l'Intérieur. Adresser les dons et souscriptions au trésorier de l'œuvre, 92, boulevard Sébastopol, Paris.

LE CHOIX D'UNE CARRIÈRE

La brochure *Situations*, véritable guide pour le choix d'une carrière, est adressée gratuitement sur demande adressée à l'École Pigier, 53, rue de Rivoli, Paris.

LES CONCOURS DU CONSERVATOIRE

Ces concours lyriques ont témoigné d'une honnête moyenne, tout en enregistrant quelques promesses mais si menues que l'on n'ose les signaler ; ils ont mis en lumière Mlle Delécluse qui remporta deux premiers prix et un second ; c'est la brillante récompense d'une énergie vaillante mise au service d'un tempérament bien doué pour le théâtre. La voix, qui était petite et faible, s'est développée d'année en année, des indications d'intelligence

se sont affirmées ; si l'originalité ne s'est pas éteinte, Mlle Delécluse a un bel avenir de tragédienne lyrique.

À côté d'elle vient, avec un premier prix et deux seconds, Mlle Clavel dont la jolie voix fit bien sonner la musique rude et puissante de *L'Attaque du Moulin*. Il lui manqua un peu de style dans *Iphigénie*, un peu de légèreté, à mon gré, dans le *Pardon de Ploermel*. C'est dire qu'elle pourra si elle le veut, briller un jour dans les différents genres de musique.

Mlle Cros, simple accessit de chant, gagna son premier prix d'opéra, le seul du concours, en interprétant *Iphigénie en Tauride* avec beaucoup d'ardeur et de force. Sa voix vibrante sonnera excellemment dans une salle plus vaste.

Le jury, manquant à ses habitudes, n'a pas abusé les récompenses ; les accessits qu'il a distribués ont paru judicieusement répartis, plutôt à titre d'encouragements. L'année qui vient de s'écouler ne peut compter pour personne comme une année entière d'études ; un peu d'indulgence à cet égard permettra de rétablir l'équilibre et de compléter certaines éducations.

Dans son discours de distribution de prix, le Ministre a tout d'abord rendu un pieux et mérité hommage aux jeunes élèves tombés pour la patrie ; ensuite, il a parlé de la possibilité de certaines réformes qui témoignent d'un esprit de simplification et de clarté bien fait pour élever le niveau des études et ajouter à la glorieuse renommée du Conservatoire.

Prévoir l'avenir est toujours, et surtout dans les circonstances graves, le fait d'un homme soucieux d'accomplir toute sa mission.

Paul MARCELLES.

L'abondance des matières et les exigences de l'actualité nous obligent à ajourner au prochain numéro la suite des articles de notre collaborateur Louis Schneider sur la Bienfaisance à Paris pendant la guerre ainsi que notre rubrique hebdomadaire : "La Mode".

LA CUISINE ET LA TABLE

Cotelettes de mouton façon chevreuil.

Prenez six belles cotelettes de mouton, faites-les parer. Préparez une marinade avec du vin rouge, auquel vous ajouterez un petit verre de vinaigre de vin et un bouquet garni, un gros oignon coupé en tranches, deux échalotes, deux clous de girofle, une tranche de citron et du poivre en grains. Mettez vos cotelettes dans cette marinade et laissez-les macérer pendant quatre à cinq jours en les retournant plusieurs fois par jour dans la marinade. Lorsqu'elles sont bien marinées, retirez-les et essuyez-les dans un linge. Faites chauffer un fort morceau de beurre dans la poêle, placez-y les cotelettes et faites-les rôtir comme d'habitude. D'autre part, faites brunir du beurre, mouillez-le avec la marinade que vous aurez passée. Assaisonnez de sel, d'une pointe de poivre de Cayenne et d'un peu de noix muscade râpée. Laissez mijoter la sauce pendant une demi-heure, passez-la au tamis et remettez-la sur le feu ; ajoutez-y quelques cuillerées de vin rouge et un peu de citron. Maniez un morceau de beurre avec une cuillerée de farine, servez-vous-en pour lier la sauce, à laquelle vous ajouterez le jus des cotelettes. Mettez vos cotelettes sur un plat chaud et servez-les couvertes de la sauce.

D'après la mode flamande on ajoute une cuillerée à soupe de gelée de groseilles. Ceci est facultatif.

MENUS.

Déjeuner.

Œufs à la gelée
Cotelettes de mouton façon chevreuil
Terrine de volaille
Salade russe
Crème fouettée au chocolat

Dîner.

Potage crème de laitue
Cotelettes de ris de veau sur chichorée
Gigot de mouton à l'anglaise
Haricots verts à la sarriette
Mousse aux fraises